**Zeitschrift:** L'Afrique explorée et civilisée
**Band:** 10 (1889)
**Heft:** 3

**Artikel:** Chronique de l'esclavage
**Autor:** [s.n.]
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-133619

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 14.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

## CHRONIQUE DE L'ESCLAVAGE

Sous le titre : *Les marchés d'esclaves,* un correspondant du *Temps* envoie à ce journal, de **Hodéida,** sur la mer Rouge, des renseignements qui montrent que malgré la présence des vaisseaux anglais, italiens et français dans les eaux de Souakim, Massaouah et Obock, ce que l'*Anti-slavery Reporter* a dit précédemment de la recrudescence de la traite dans ces parages est parfaitement vrai. Ne pouvant citer l'article entier, nous en extrayons ce qui suit : Malgré les croisières de l'Océan Indien et de la mer Rouge, la marchandise noire continue à affluer sur la côte d'Arabie ; le gouvernement turc ferme les yeux et, grâce à cette complicité tacite, on vend toujours des esclaves un peu partout, principalement à Djedda et à Hodéida. Les capitaines de négriers s'entendent merveilleusement à cacher leur marchandise ; aussitôt qu'un navire de guerre s'approche, les esclaves sont jetés à fond de cale ; on entasse sur eux des barils, des ballots, des objets de toutes sortes, tant pis si l'esclave étouffe ; il s'agit avant tout de faire passer le négrier pour un honnête bâtiment de commerce. Dans la mer Rouge, les patrons de négriers emploient un autre moyen. Ce sont en général des enfants qu'ils transportent ; lorsqu'ils sont poursuivis, comme ils ne peuvent cacher leur marchandise à bord, ils la débarquent dans quelque îlot, et jettent les enfants dans des grottes, cavernes etc., dont ils masquent l'entrée de leur mieux. Dans ces conditions, on comprend la difficulté de saisir les négriers en flagrant délit... Les négriers débarquent ensuite leur marchandise sur un point désert de la côte, puis on l'amène à Hodéida par terre : tout le monde connaît l'arrivage, le gouverneur en est informé le premier, mais les apparences sont sauvées et le marchand est certain de n'être pas inquiété. Les esclaves sont alors placés chez des courtiers, dont il y a une vingtaine à Hodéida, et vendus par leurs soins, soit dans la ville même, soit dans l'intérieur du pays. Les prix varient selon la qualité de l'esclave ; ils ont beaucoup haussé depuis quelques années, les marchands étant obligés de donner de plus gros backchich aux autorités turques. Néanmoins on peut se procurer un esclave pour 60 ou 80 talaris. Le prix est aussi plus ou moins élevé suivant la provenance et le sexe. Les nègres venant de Zanzibar ou du Soudan sont en général employés comme domestiques. Les femmes gallas et les Abyssines sont fort recherchées ; elles sont en général très jolies ; elles ont le teint assez clair et le type européen : ce sont elles qui remplissent les harems d'Ara-

bie ; une jolie galla d'une douzaine d'années se vend couramment 120, 150 et même 200 talaris. Si, dans une ville comme Hodéida, où il y a deux consuls européens, le commerce des esclaves se fait clandestinement, en revanche il se fait presque ouvertement dans les endroits éloignés. A Lohéya, au nord de Hodéida, on crie encore quelquefois le prix d'un esclave aux enchères ; le sous-gouverneur reçoit deux talaris par tête d'esclave vendu ; de plus il en choisit un ou deux à chaque nouvel arrivage. Le cadi fait le trafic des Gallas et des Soudaniens comme une chose fort naturelle.

Au mois de septembre dernier, nous apprend le *Missionary Herald* de Boston, une canonnière anglaise captura trois barques chargées d'esclaves dans le voisinage d'**Aden.** Dans le combat, les capitaines des négriers furent tués. Les barques contenaient 117 garçons et filles de 10 à 20 ans, et essentiellement Abyssiniens. Ils avaient été pris à l'extrémité méridionale de l'Abyssinie par des Gallas musulmans qui les amenaient en Arabie pour les vendre. Les officiers anglais les placèrent sous la protection de la mission de l'Église libre d'Écosse qui leur fait donner une bonne instruction.

D'après une dépêche de **Zanzibar** à la Société allemande de l'Afrique orientale, les missionnaires bénédictins de la mission bavaroise faits prisonniers par Bouchiri ont pu être rachetés, moyennant une rançon de 7000 roupies et la libération de trois trafiquants d'esclaves saisis par les Allemands.

Les *Missions d'Afrique* s'expriment comme suit sur les tribus diverses auxquelles appartient la population des environs de **Mpala** sur la côte S.-O. du **Tanganyika.** Les Wa-Marungu, manquant de courage, sont regardés par les autres tribus comme une race vile née pour la servitude. Aussi sont-ils le point de mire de la plupart des expéditions qui ont pour but la chasse à l'esclave, et il est extrêmement rare que ces expéditions ne rapportent à ceux qui les entreprennent, si peu nombreux qu'ils soient d'ailleurs, de gros bénéfices. Les Wa-Bembé fournissent aux traitants les esclaves les plus estimés après les Wa-Marungu. Les Wa-Sumbwa, toujours en quête de nouvelles aventures, se font à l'occasion esclavagistes et brigands. Avec des habitudes moins nomades, les Wa-Rua ne le cèdent guère en barbarie aux précédents. Ce sont eux qui organisent ces expéditions qui vont périodiquement rançonner les Wa-Marungu et les Wa-Bembé. On veut des esclaves à tout prix et quiconque apporte des entraves à la chasse à l'homme est tenu pour un ennemi.

Le Rev. Robert Cleland écrit de Chirazula au *Missionary Record* de l'Église établie d'Écosse, qu'il a rencontré sur la route du lac **Chiroua** à sa station, près d'un groupe d'indigènes, une femme succombant sous le poids d'un joug d'esclave. Pendant qu'il parlait aux natifs, le mot « Ngondo » se fait entendre à plusieurs reprises, et bientôt les hommes se lèvent en sursaut. Des jeunes garçons ont été capturés au bord du Chiroua pendant qu'ils pêchaient avec leurs pères. On entend ceux-ci dire : « On les conduira chez les Ma-Tapouiri, grand centre arabe, d'où ils seront menés à la côte, vendus et embarqués. » Il y avait là une centaine de personnes, mais point d'enfants. Les mères effrayées les gardaient à la maison. Un des assistants était un esclave dont l'avenir est très incertain ; personne ne songeait à le décharger du joug qui pesait sur son cou. Combien de milliers sont conduits à la côte ! J'étais sur une grande route d'esclaves et je vis une caravane portant soi-disant de l'ivoire. Oui, me dit un de mes jeunes gens, mais de l'ivoire noir. Le pauvre esclave susmentionné me demandait de l'acheter : « Je peux être bientôt vendu pour être mené à la côte ; achetez-moi et je ferai votre ouvrage. » Un autre jour une pauvre femme se précipite dans ma station en criant : « Ils me prennent pour m'emmener vendre à la côte, oh ! sauvez-moi, ils m'ont volée chez moi, au delà de la rivière ! » Je ne sais où elle est maintenant, peut-être chemine-t-elle à l'heure qu'il est, vers la côte, le cœur brisé ; et combien de ses semblables sont dans le même cas !

A l'occasion du retour de Lewanika, roi des **Ba-Rotsé,** de son expédition contre les Ma-Choukouloumbé, M. Coillard a écrit à la Société des missions évangéliques de Paris : Ce qui navre le cœur, ce sont les jeunes femmes et les enfants qui font partie du butin. On m'en cache le nombre, on m'assure même que le roi avait donné des ordres pour qu'on ne s'attaquât qu'à la gent bovine. Mais la vérité perce quand même. Des hommes, on n'en a pas amené un seul. En me promenant dans le village, je remarquai çà et là des faisceaux de javelines, dont la plupart recourbées, signe indubitable qu'elles ont répandu le sang humain. Il fallait donc les purifier. Gambala et d'autres de ma connaissance me montraient avec ostentation leurs haches d'armes. « Elles sont pures, » me disaient-ils, « nous nous sommes souvenus de tes injonctions. » Mon ami Mahaha m'envoie même par Seshéké un message analogue. Quelle que soit la valeur de ces assertions, c'est déjà quelque chose d'entendre un Zambézien se vanter de s'être privé du plaisir d'éventrer un pauvre Ma-Choukouloumbé. Le roi n'en est pas là, lui, car en me voyant entrer chez lui, il me disait en essayant de ricaner : « Ne va pas me gronder si

l'on te dit que j'ai tué un homme de ma propre main. » Hélas ! il paraît qu'il en a tué plus d'un. Là où les Ma-Choukouloumbé faisaient mine de résister, c'est lui qui dirigeait l'attaque ; puis, accompagné de quelques cavaliers, il s'élançait à la poursuite des malheureux épouvantés par les armes à feu et par la vue de ce monstre sans nom : un quadrupède surmonté d'une forme humaine. Dans cette razzia, Lewanika a aussi fait preuve de magnanimité. Il a rendu non seulement la liberté à plusieurs femmes captives d'un certain âge, mais aussi le bétail, les femmes et les enfants à ceux qui eurent le courage de faire acte de soumission. Il n'osa pas attaquer une *chefesse* du nom de Nachintu, que les Ma-Kololo avaient jadis faite prisonnière et libérée ensuite. Ils n'avaient gardé que son fils, son unique qui est devenu un des principaux manœuvres de Lewanika et le nôtre à l'occasion. Ce Samoïnda, comme tous les esclaves Ma-Choukouloumbé, s'est distingué par sa cruauté envers ses compatriotes.

Après la communication faite à la Société de géographie de Londres par M. Arnot, sur son séjour chez les **Garenganzé,** Sir Francis de Winton a fait remarquer qu'un des meilleurs moyens d'attaquer la traite des nègres au cœur du pays était de se concilier l'amitié de chefs comme leur roi Msiri. Quoique la traite règne dans ses États, a dit M. Arnot, le chef lui-même ne vend pas d'esclaves. C'est chose convenue en Afrique que les dépouilles appartiennent au fort, et que ceux qui ont livré les batailles du roi gardent tout ce qu'ils ont pu prendre. C'est aux guerriers de Msiri que les trafiquants arabes achètent les esclaves ; le roi lui-même est décidément opposé à ce commerce. Quant au trafic de la côte occidentale il est essentiellement fait par les indigènes du Bihé. Les Portugais eux-mêmes en font très peu. Ils envoient les natifs du Bihé avec des étoffes, des fusils et d'autres choses, en échange de quoi ils reçoivent de l'ivoire, des esclaves, du caoutchouc. Beaucoup de marchands vont dans le Lounda, où il n'y a pas d'ivoire ; les indigènes qui désirent des étoffes vendent des esclaves qui sont conduits vers le Kassaï inférieur, et échangés contre de l'ivoire. Mais la souveraineté du Portugal sur les gens du Bihé n'est guère que nominale ; les Portugais n'y ont presque pas d'autorité administrative ; quelques-uns par avarice ont pratiqué la traite. Mais nul ne peut dire que le gouvernement portugais l'ait encouragée. La première année où M. Arnot était chez les Garenganzé, il a vu partir une caravane de 300 esclaves, presque tous adultes, hommes et femmes. Les enfants, incapables de supporter les fatigues du voyage vers la côte, étaient considérés comme de peu de valeur.

M. Treich-Laplène, chargé de conduire au capitaine Binger une expédition de ravitaillement, a fourni sur la ville de **Bondoukou** (bassin du Niger), où il a passé quinze jours, les renseignements suivants : Bondoukou est un grand village de quatre à cinq mille habitants. Le trafic le plus important est celui des esclaves. Presque toute la population est musulmane; une partie des habitants cependant, originaire de l'Abron, est fétichiste et se livre à toutes les pratiques de cette croyance; durant mon séjour, on a sacrifié des esclaves en l'honneur des funérailles du chef défunt. Le principal jour de la fête, on en a égorgé huit sur la place publique; j'ai même été invité à cette abominable cérémonie dont rien ne peut dépeindre l'horreur.

L'*African Times* rapporte que le gouverneur de **Sierra Leone,** M. Hay, a eu à réprimer des troubles dans le district de Sulymah exposé aux incursions des Mendies du voisinage. Il a chassé ceux-ci des villes de Jahourah et de Bahama qu'ils avaient occupées, et dont ils avaient réduit toute la population en esclavage. Il a ainsi délivré plus de 500 esclaves, femmes et enfants. A Faminah, une des villes du chef Mackiah, il en a également libéré 668. Enfin Largo, forteresse du même chef, a été prise, et 700 esclaves y ont été remis en liberté.

Après les fatigues de la mission que le **cardinal Lavigerie** a accomplie en Europe, il a dû, par ordre des médecins, se rendre à **Biskra** pour y restaurer sa santé. Auparavant il a écrit au comité anti-esclavagiste de Milan qu'il ne compte pas centraliser les sommes offertes pour l'abolition de la traite. Il désire que chaque pays organise un comité, centralise les offrandes nationales et en dispose au mieux de la cause dans les contrées occupées par la nation.

En **Angleterre,** un important meeting anti-esclavagiste a eu lieu dans le Memorial Hall de Manchester, sous le patronage de la Société de géographie de cette ville.

A **Paris,** M. Jules Simon, président du Conseil central de la Société anti-esclavagiste de France a fait à la Sorbonne une conférence dans laquelle il a fait appel à la pitié de tous en faveur des victimes de la traite.

En **Belgique,** il s'est formé des Comités dans toutes les provinces; leurs présidents ont eu le 13 janvier, à Bruxelles, une réunion dans laquelle ils ont donné des renseignements sur l'activité spéciale de chaque comité et sur les résultats obtenus. En quinze jours Liège a donné plus de 30,000 francs. A Tournai des collectes à domicile sont faites par les dames. M. le général Jacmart, président de la Société anti-

esclavagiste belge a fait au local de la Société scientifique de Bruxelles, une conférence dont le sujet peut être résumé par ces mots : Faisons avant tout notre devoir sur le lac Tanganyika, et notre exemple entraînera les gouvernements à remplir le leur dans toute son étendue.

En **Hollande,** à Amsterdam et à Bovenkerk, s'est fondée une Société composée en grande partie d'ouvriers ; tous les membres se sont engagés à abandonner à l'œuvre anti-esclavagiste le gain d'une journée de travail.

En **Allemagne,** la Société coloniale a lancé un appel adressé à toute la nation allemande en vue de mettre un terme aux horreurs que les trafiquants d'esclaves commettent en Afrique.

En **Alsace,** deux grandes réunions ont eu lieu à Strasbourg, à la suite desquelles des listes d'adhérents se sont couvertes de souscriptions importantes.

En **Sicile,** a eu lieu, à Palerme, une conférence sous la présidence du cardinal Alésia, qui s'occupe de la fondation d'une Société anti-esclavagiste de Sicile.

En **Suisse,** les évêques ont publié un appel aux fidèles de leurs diocèses pour les engager à contribuer à l'œuvre de l'abolition de la traite. Après une conférence donnée à l'Aula de l'Université de Genève, par M. le prof. Ruffet, sous les auspices de la Société anti-esclavagiste suisse, des adhésions nombreuses sont parvenues au Comité. Le mouvement va s'étendre à la Suisse romande par des conférences à Fribourg, à Neuchâtel, la Chaux-de-Fonds et le Locle. La Société publiera, à intervalles irréguliers, un Bulletin pour tenir les adhérents au courant du mouvement anti-esclavagiste.

---

## LA RÉVOLUTION DANS L'OU-GANDA

La Société des missions anglicanes a reçu du Rev. E.-C. Gordon une lettre du 7 novembre 1888, datée d'Ousambiro, où venaient d'arriver les missionnaires expulsés de l'Ou-Ganda par les Arabes. Nous en extrayons ce qui nous paraît le plus important pour expliquer la chute de Mwanga et le triomphe de l'influence des Arabes dans ses États.

La cause de la révolution doit, d'après M. Gordon, être attribuée à la mauvaise administration de Mwanga, qui s'était rendu très impopulaire auprès d'un grand nombre de ses sujets, et ne faisait rien pour gagner l'affection d'une fraction de Ba-Ganda qui, de jour en jour, avait acquis